

Débouler, flotter... heureusement

Guy Sioui Durand

Number 54, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sioui Durand, G. (1992). Débouler, flotter... heureusement. *Inter*, (54), 34–35.

DÉBOULER, FLOTTER...

heureusement

Guy STOUT DURAND

Le tracé imaginant. L'opération progressive de Cécile LÉTOURNEAU sur plus de trente jours a composé une résidence d'art faite de traits dessinés, de fil tendu dans l'espace, d'écrits au murs, de dégoulinures délicates aux paliers et marches et d'une démarcation. Tout n'avait de sens qu'en fonction de clivages, de dualités et de luminosité (la marche transversale) appelant la transgression : il ne s'agissait pas que de mémoire mais aussi d'avancement des possibilités mentales de création. Voilà le propos essentiel qui a envahi l'escalier de La Chambre blanche du 30 mars au 31 mai 1992. J'ai gravi puis déboulé cet escalier, une pomme entre les doigts. John BERGER et Roland BARTHES m'ont suivi.

En une cavalcade insensée j'ai cru (où était-ce un songe nocturne ?) débouler cet escalier (les marches et paliers devenus textures picturo-sculpturales) d'idées d'art en déconstruction du réel. Mais ce n'était pas tout. Un vertige, provoqué par des déplacements d'émotions — lesquelles ne tenaient qu'à ce long fil fin comme un cheveu, tranchant le noir et le blanc — accrochait mon regard au plafond, soudainement devenu angulé et casse-cou.

« Un geste, le plaisir d'un geste : voir naître au bout de son doigt, de son œil, quelque chose qui est à la fois attendu et inattendu... il se tient, il flotte, il dérive entre le désir qui, subtilement anime la main. »¹

Loin de me rompre les os ou de m'ancrer dans des certitudes, c'est la perception esthétique qui vacilla : au moment où s'entrechoquent les hémisphères de la croûte (éruptions volcaniques, tremblements de terre, affrontements raciaux), on aura beau fêter les rencontres du Nouveau et de l'Ancien Monde, des antinomies restent². Alors pourquoi ne pas s'enliser dans l'imaginaire d'un escalier où perdre pied, s'enliser en rase-motte ou trépider dans sa chute ?

Entre le dire et le sentir ? J'ai dû m'enfoncer dans la marche de blanche lumière, me retourner hébété. Oindre les plafonds de personnages du bout de la perche. Si près et si lointains à la fois. Ciseler la marche de l'escalier en luminosité qui irradie le reste. Alors, quelque part, ces pulsions de vie ont non seulement recouvert le mur de briques par complices interposés, dichotomisé le sol, modifié les limons de l'escalier mais aussi ont énoncé une piste de dépassement du regardeur : cette résidence n'étant plus une installation et ayant peu à voir avec la juxtaposition de fragments exposés. L'escalier avait changé de sens. Les miens

étaient à fleur de peau. Refuser de flotter parmi les corps évidés, aux traits d'âme d'une justesse changeante à mesure qu'ils se jumellent, s'effacent ou que moi, le regardeur qui fait l'art, monte, descend, m'assois ou m'adosse au mur, 12, 2 ou 15 pieds tout en bas ?

« Il y a plusieurs manières de décrire ce changement. Le contenu du dessin a grandi. Le dessin, au lieu de marquer le lieu d'un départ, a commencé à marquer le lieu d'une arrivée. Les formes, dessinées, se sont emplies. Il y avait désormais une porte par laquelle pouvaient entrer des moments d'une vie, au lieu d'être simplement un objet de perception à une seule face, le dessin avait acquis une double face et fonctionnait, comme un filtre. »³

Et l'animal ? Et ce fil entre mes doigts ? Le site, le geste. La conviction d'intervenir pour faire avancer l'art. Le trajet ? Les risques pris par Cécile LÉTOURNEAU, avaient la force tranquille d'un déboulonnage des conventions sans pour autant se camper dans le manifeste (le dire) ou la théâtralité frontale (l'œuvre en salle, la performance sur scène). Entre le dire et le sentir, c'est-à-dire être dedans.

Un autre type de choc alors nous désarçonne. Immatériel comme une stance de saxophone nocturne, intérieur comme le rythme du flux sanguin. Choc des hémisphères du cortex cérébral où des affrontements entre la passion et la raison se joutent, se nouent, se bloquent et heureusement engendrent la débâcle raisonnable en actes.

« Elle lui permet d'éviter la platitude des codes graphiques, sans se prêter au conformisme des destructions : elle est, dans tous les sens du mot, un tact. »⁴

Les expressions « multimédias », « multidisciplinaires », « hybrides », « impurs », ont voulu exprimer la résurgence (néo-quelque chose) et l'inscrire dans la technologie (ex. : dessins par ordinateurs, images digitalisées, numériques, vidéos, photographies trafiquées en studios, laboratoires et « chambres noires »). Cette résidence inverse le processus. Revenant au dispositif sensori-moteur et ostéo-musculaire de base à savoir le geste manuel et l'œil vif, l'artiste déboulonne deux dimensions : — esthétique dans la mesure où le trait dessiné capte la couleur et les états d'être. Il pressent et

Cécile LÉTOURNEAU.

Entre le dire et le sentir II : l'escalier.

Résidence d'artiste du 30 mars au 31 mai 1992 à La Chambre Blanche.

inscrit la mouvance ; le fil tendu rapproche la fiction surrationnelle (les taches-tracés donnant la texture de peinture aux marches) de la lumière ambiguë absorbant le sentiment existentiel dans l'espace. On doit parler ici de polyvalence : dans cet escalier flottaient les artefacts composés — donc explicables — combinant les deux théories de la lumière : ondes fluides et particules excitées. Un peu comme le fonctionnement du cerveau. LÉTOURNEAU nous entraîne un moment dans l'inextricable écheveau de l'inné et de l'acquis, du biologique et du sociologique via la plasticité cérébrale, c'est-à-dire cette aptitude à la représentation spatiale, fonction présente dans les deux hémisphères chez les femmes mais rigoureusement localisée dans l'hémisphère droit chez les hommes (l'hémisphère gauche favorise le langage et l'analyse, le droit l'émotion et l'orientation spatiale) ;

« L'image statique d'un dessin est le résultat de l'opposition entre deux dynamiques : les disparitions et l'assemblage. »⁵

— éthique parce que dans la confusion « fin de siècle », l'osmose résidentielle permet cette culbute : l'escalier depuis KAFKA symbolisait l'angoisse (l'inconnu oppressant), l'absurdité (le vertige sans fin), l'inégalité (gravir les échelons en société pour être quelqu'un), le jugement implacable (l'échafaud) etc.. Ici, point. Déboulé pour percevoir de manière inouïe, s'enfoncer dans la texture du bâti, lire au mur et flotter au plafond dans un temps d'arrêt.

« De cette utopie n'approchent ni l'art violent ni l'art glacé, mais plutôt, à mon goût, inclassable parce qu'il conjoint, par une trace inimitable, l'inscription et l'effacement, l'enfance et la culture, la dérive et l'invention. »⁶

Pas facile d'écrire. Entre le dire et le sentir, j'ai effleuré cette souvenance.

« N'est-ce pas à cette limite extrême que commence vraiment l'art, le texte, tout le pour rien de l'homme, sa perversion, sa dépense ? »⁷

1 — BERGER, John, *L'air des choses*. Paris, Voix, François Maspéro, 1979, p. 5.

2 — Les tremblements de terre en Californie, au Mexique, en Arménie et il n'y a pas si longtemps à Chicoutimi, les crises entre les Premières Nations amérindiennes et les Québécois à Kanesetake et Kanawake, entre les Noirs et les Blancs à Los Angeles et Toronto sans oublier les tensions à Montréal, ne sont que quelques exemples de ces chocs d'hémisphères géologiques et sociaux. Restent ceux de l'imaginaire.

3 — BERGER, John, *opere citato* p. 7.

4 — BARTHES, Roland, « Cy Tombly ou Non multa sed multum » dans *L'Orbie et l'obtus*. Essais critiques. Paris, coll. Tel quel, Seuil, 1982, p. 160.

5 — BERGER, John, *opere citato* p. 8.

6 — BARTHES, Roland, *opere citato* p. 152.

7 — BARTHES, Roland, *opere citato* p. 148.

à propos de l'escalier...

Je l'ai pris comme un corps avec un espace matière plutôt que pour ce qu'il signifie, son sens agissant de toute façon... contrecarrer le regard qui poursuit l'escalade des marches par un fil au plafond qui descend, par une marche tout à coup lumineuse. contrecarrer l'attitude du corps de l'usager par ce qui se passe. des marches épaissies parce qu'enduites de colle à ciment et de plâtre traité. et des dessins de présences humaines qui se trouvent inversées à nous au plafond...

Ils étaient là lorsqu'ils ont inscrit la résidence à l'œuvre de leur présence. à chaque présence hasardeuse et quelques fois je dirais même volontaire... les corps l'un devant l'autre, la tête basculée en arrière il ne restait qu'à percevoir... ensemble la rencontre avec l'autre et des conséquences... qui se traçaient au plafond. la baguette, de longueur relative aux différentes distances sols/plafonds que nous permet l'architecture de l'escalier, inscrivait le plafond... la configuration de l'autre escalier. les rencontres ponctuaient le temps. temps passé avec la matière et la non matière (espace matière) de l'architecture de l'escalier. chacune d'elle m'obligeait à tout arrêter pour assumer l'échange enregistrée. il était important pour moi d'écouter l'autre tout en discutant, de même que de sentir inévitablement l'être des corps à distance réduite. cela me procurait le plaisir que j'appelle de « co-naître avec l'autre ». que l'expérience de cette rencontre dans, avec (à partir de) et pour le lieu (l'événement). tout se passait entre les contacts des pieds au sol et des regards au plafond.

au plafond, un animal... pour chasser le perceuteur de rôle... qui lie l'image. vis à vis, au sol, du foin... le meerkat à trois pattes.

au plafond, des personnages ont été dessinés, observés en plongée. leurs yeux se mirent dans ceux de l'observateur(e) et veulent l'intégrer à la réflexion collective qui s'y tient. il s'agit en sorte d'une proposition d'accès à la relation artistique. à partir d'une sorte de mise en place d'éléments provenant de mon quotidien qui propose une réflexion collective sur ce qui fait objet d'art » en l'occurrence ici un lieu, l'escalier. questionnement sur ce à quoi est en train de réfléchir le groupe de personnes représentées, sur l'objet observé (du plafond, c'est aussi vers l'escalier que les regards se diri-

gent) et sur le sens véhiculé par l'ensemble de l'installation «... de la résidence. temps désamorcé pour être en mesure de nous voir.

cherchant à comprendre la relation qui s'établit entre le pictural et le spatial, il faut accélérer, intensifier le processus de réceptivité de l'art chez l'observateur(e).

au plafond, les présences dessinées en plongée agissent lorsqu'il y a quelqu'un qui se trouvent en dessous... l'observateur(e) s'y trouve dans la même position que la présence dessinée. il se passe quelque chose ici établissant une relation entre le pictural au plafond et l'observateur, lui, en trois dimensions... se trouvant au sol. l'un fonctionne avec l'autre. l'intégration du visiteur observateur... il (elle) est une forme sculpturale participante de l'œuvre. il établit une relation entre la deuxième et la troisième dimension qu'il occupe. debout, la tête basculée vers le plafond, l'équilibre en déséquilibre, l'observateur(e) perçoit et fréquente en lui la trace laissée d'une rencontre, lors de la résidence.

chaque observateur(e) est une pièce participante à la transmission de l'art. il est à l'œuvre son sujet lié au réel.

les hémisphères s'entrechoquent: le cognitif et le sensitif.

la tête basculée au plafond, le regard un peu hagard, il s'établit une relation avec l'œuvre suscitant à la fois la réflexion et le corps, le dire et le sentir. on touche la perception.

mon point de vue part du fait que la pensée (artistique) se développe à partir de l'être et plus physiquement, à partir des deux hémisphères différents intégré à son cerveau.

l'hémisphère droit pour l'intuition, la perception, le global, le non verbal, l'atemporel, le spatial... : il signifie ici le sentir.

et l'hémisphère gauche pour la logique, l'analyse, le linéaire, le verbal, le temporel, le digital... : il signifie ici le dire.

dans mes interventions, le noir signifie le dire, le blanc le sentir

ce qui m'intéresse est d'abord une recherche d'unité et de dosage des expériences physiques et celles plus intellectuelles vécues et transmises au contact de ce qui fait objet d'art. dans un but évolutif du système général

de perception qui prend sa source, chez l'être, à partir de ses deux hémisphères cérébraux le rationnel et l'irrationnel parce que pour moi le dessin est un signe.

il semble que l'on ne se serve que d'un dixième de notre cerveau. de surcroît on ne sollicite davantage qu'une moitié du cerveau au détriment de l'évolution de l'autre. ainsi une personne retraitée dessine un personnage. il trace le même « bonhomme allumette » qu'il concrétisait sur papier lorsqu'il avait quatre ans. Il y a chez lui, quelque chose qui n'a pas bougé et qui est, selon moi, relatif à l'expérimentation de la perception.

opposé à cette société cybernétisante qui, dès sa petite école stimule cinq fois plus l'hémisphère gauche que le droit, pour fonctionner en soi, je me concentre à intensifier la communication de l'art... son urgence. je m'adresse aux deux hémisphères pour capter davantage de perceptions, brancher des circuits... je pars de l'idée que les hémisphères peuvent s'alimenter mutuellement en informations. de là peut se nourrir la créativité et la perception si les deux hémisphères étaient stimulés également dès l'enfance, une utilisation plus grande du cerveau serait peut-être envisageable.

l'art et l'artiste cherchent difficilement leur place dans une société où le système cartésien sert ses rouages et fait du matérialisme sa loi. le pétrole contre la famine? la science contre la pollution? (et vice et versa) si la logique des savoir compter et parler est plus importante que l'expérimentation des perceptions, pourquoi ces illogismes maintenant? comme des poutres dans l'œil.

je ne suis là pour convaincre personne... ce que je tente au fond, c'est peut-être de rattraper chez l'être ce que la science perturbe, quelque chose de singulier... duquel il peut apprendre.

je pense que quelque part, au-delà de la résidence, il a rapport avec la méditation. elle n'a pas de sexe, ni de race.

aussi en partie, dans la relation établie entre le dire et le sentir

je me rappelle qu'à la petite école... je n'attendais pas mon bulletin... même qu'aujourd'hui, avec un sourire en coin, je songe en même temps à la mélancolie d'alors de ne pas l'attendre comme les autres...

Cécile LÉTOURNEAU

